

Contes pour dormir debout

L'écrivain

Coco

Pourquoi, nom de dieu, tous ces singes imbéciles seulement préoccupés par leur ventre ne pouvaient-ils s'agiter, là de l'autre côté des barreaux, sans réclamer incessamment de la noix de coco ? Il voyait bien à leur regard qu'en plus, c'est à lui qu'ils la demandaient !

Il les aurait bien satisfaits, rien que pour que ces hystériques lui foutent la paix, mais il n'avait lui-même jamais eu dans son garde-manger que du tournesol ou, parfois, quelques arachides. Le tout gracieusement fourni par un autre singe, plutôt sympa celui-là, qui lui livrait sa becquetance avec une grande régularité et sans autre simagrée.

A moins qu'ils n'aient eu l'idée parfaitement indigne de l'appeler « Coco », comme un vulgaire noix ?

De temps à autre, il tentait d'établir la communication, il leur disait quelque chose.

Mais ils ne semblaient pas comprendre. Alors Il se contentait de répéter dans leur langage « coco ? » pour bien leur montrer qu'il avait compris. Après ils avaient l'air content ; Parfois ils s'esclaffaient, leurs petits surtout. Finalement, il ne les trouvait pas bien méchants mais, vu leurs réactions généralement imprévisibles, il n'était pas mécontent qu'on les ait mis derrière des grilles. Ca le rassurait. Une fois il avait même vu toute une famille qui dévorait des sandwiches à la viande d'oiseau. Il l'avait reconnue à l'odeur et ça l'avait épouvanté. Il en était resté des nuits sans fermer l'œil, même en se mettant la tête sous l'aile !

Heureusement, le plus souvent, ils étaient inoffensifs. Ridicules, souvent, laids toujours, bruyants et excités, mais rarement vraiment

méchants. Après tout, quand il ne le lassait pas, le spectacle l'amusait de la faconde protectrice des mâles, de la vanité inquiète des femelles et des crialleries agitées des petits des deux sexes. C'était la plupart du temps les mêmes mimiques débiles, les mêmes commentaires idiots, la même volonté de se faire passer pour un esprit brillant (il y avait hélas toutes sortes de niveaux de brillance). De temps à autres, il les provoquait et un « hips » ad hoc attirait irrésistiblement le même calembour irrésistible sur le « père hoquet ». On touchait là le fond, pensait-il, mais, tout pelant sa cacahuète, il se demandait avec curiosité ce que leur très certaine créativité allait maintenant inventer pour le percer, pour descendre encore plus bas dans des clowneries dont il percevait obscurément le côté dérisoire et tristounet. La curiosité le tenaillait, comme au spectacle.... Il lui fallait la suite.

C'est pourquoi sans doute, d'aussi loin qu'il s'en souviennne, il était resté là à regarder, à essayer en vain de comprendre, rassuré quand même par ces barreaux qui marquaient la frontière entre deux mondes. Ainsi, il s'était livré à toutes sortes d'expériences. Par

exemple, dans sa langue maternelle qu'il maîtrisait tout de même mieux que la leur, il avait essayé de les intéresser à la physique quantique ou à la théorie de la relativité... en vain ! Il avait changé de registre, parlé philosophie et morale, politique même ... sans succès !

Toutes choses pourtant qu'il avait apprises ou plutôt surprises, dans la boîte à images du singe serviteur, tard le soir, quand il était bourré et oubliait de l'éteindre. On y voyait et entendait alors, mais rarement et seulement sous forme d'images, des singes très intelligents et pondérés.

Il en avait donc conclu que, soit les en chair et en os se révélaient incapables d'apprendre son idiome, soit ils n'en avaient rien à foutre de ces nobles activités de l'esprit, soit encore les deux. Hypothèse pour laquelle, finalement il penchait.

Lui pourtant comprenait souvent leurs étranges modulations vocales. Il pouvait même, comme on l'a vu, en reproduire certaines. A bon escient parfois. Aussi, lorsqu'un jour, le singe familier, celui qui lui apportait sa pitance et de temps à autre nettoyait le sol, lâcha ce faisant, d'un air

parfaitement indifférent : « il faudra le changer de cage », il eut comme un tsunami dans la tête.

« Cage » ?

Et... c'était bien de lui qu'on parlait ? On n'avait pas dit « les » mais « le »... lui, quoi ! ... Un doute affreux lui serrait l'estomac. Son univers, ses points de repère, sa « weltanschauung », tout ça basculait. Il resta un moment terrorisé, immobile comme un perroquet de polystyrène. Tout à coup, la perspective se renversait. Pour la première fois, son regard balaya les barreaux. A gauche, à droite, ils n'avaient pas de fin. Il avait beau en savoir long sur la physique de pointe, curieusement il ignorait, il avait toujours ignoré la notion de périmètre. Il la découvrait en même temps que la notion de captivité et l'humiliante certitude que c'était lui qu'on exhibait ; que c'était l'intelligence qui était ainsi jetée en pâture à la bêtise et non l'inverse !

La crise qui s'ensuivit fut terrible... à s'en arracher les plumes ! Ce qu'il fit d'ailleurs dans un premier temps et dans un réflexe d'anxiété autodestructive.

Mais c'était un pragmatique, et, comme on l'a déjà vu, il apprenait très vite. Il finit donc quand même par recadrer le problème. Visiblement, il y avait désormais un dehors et un dedans. Et le dedans, il était dedans, sans possibilité de le quitter. Il fallait donc chercher un moyen d'aller dehors. Oui mais pourquoi ? Jusque là, il avait toujours vécu comme ça et s'en était trouvé bien. Est-ce que la prise de conscience du périmètre devait vraiment y changer quelque chose ?

Il tenta de se persuader que non. Pourtant, insidieusement s'installait une sorte de malaise, d'insatisfaction qui, de jour en jour gagnait du terrain. Il ne regardait plus les primates qui grimaçaient de l'autre côté des barreaux, il portait son regard au-delà. Un au-delà dont il découvrait la vastitude et mille détails encore incompréhensibles qui piquaient sa curiosité tout en l'effrayant un peu.

Il n'avait jamais formulé le concept de « liberté » mais, faire ce qu'il voulait, sans entrave, et quel qu'en soit le prix lui paraissait à présent capital.

Le problème du franchissement des barreaux devint donc quelque peu obsessionnel... et désespérant.

C'est au hasard, à un concours providentiel de circonstances, à un con de chat d'un primate du dehors et à son opportunisme personnel qu'il dut le salut.

Jugez-en : ce singe nu là était venu au zoo avec son chat. Idée saugrenue s'il en est, même si le félin se morfondait dans un de ces paniers d'osier spécialement et astucieusement conçus qui évoquent furieusement les cabas de nos grand-mère.

Comme il s'approchait de ce qu'il faut bien appeler maintenant la cage du perroquet, son pied heurta une pierre, il partit tête en avant, chat à bout de bras et s'écrasa avec le susdit contre une poubelle. Soudain livré à lui-même, le panier tenta une mise sur orbite mais se désarticula lors de sa rentrée dans les couches basses de l'atmosphère. Au contact du sol, il se désintégra et le minet, épouvanté fila comme une flèche droit devant lui, s'insérant on ne sait comment entre les barres de fer qui séparaient le dehors du dedans et se retrouva... dans le dedans !

Prudemment Coco, puisqu'il faut bien l'appeler ainsi, alla s'accrocher, tête en bas, aux barreaux du faite et attendit la suite. Elle ne tarda pas. Le propriétaire du griffu s'était déjà ramassé, avait été quérir le singe serviteur et, dans le but évident de récupérer son fauve, se faisait ouvrir un portillon.

« Ouvrir » ! Encore un nouveau concept ! Mais Coco ne vit qu'une chose : tout à coup, là, pour un instant, il n'y avait plus rien qui séparait du dehors. Un coup d'aile et il y était. Il était dans le vaste, immense, infini « dehors » !

Tout de suite, la liberté lui sauta à la figure en même temps que sa problématique : qu'en faire ?

En l'absence de réponse, il se contenta du plaisir de voler à sa guise. Tout droit. Un peu ivre, la poitrine gonflée du bonheur de ramer dans l'infini.

Il rama longtemps, se demandant si, à la longue, il n'allait pas rencontrer d'autres grilles. Mais rien devant, à l'infini, et sous lui, rien que des champs. De temps à autre, un nid de singes nus sous un toit de tuiles ; avec d'étranges animaux rampants, quadrupèdes noirs et blancs, à cornes, qui gravitaient tout

autour. Parfois un autre oiseau le croisait en le dévisageant d'un air ahuri. Le ciel, lui, devenait de plus en plus gris, menaçant.

Il était un peu déçu et le doute le prenait mais pour rien au monde il n'eut fait demi-tour. Il fatiguait à présent, il manquait d'entraînement. Les ailes le faisaient un peu souffrir et le froid qui les engourdissait n'arrangeait rien. La faim non plus.

Le soir tombait et le ciel, de plus en plus lourd semblait vouloir faire de même. Il avait beau être libre, il ne savait vraiment pas quoi faire, il avait froid, il avait faim. Il se laissa descendre en plané vers un grand épicéa. A défaut d'arachides, il espérait y trouver un refuge contre un vent qui se faisait glacial. Il s'y posa, reprit son souffle. Il faisait presque noir ...il écarquilla les yeux ... quelque chose tombait en gros grains des nuages. C'était blanc, c'était glacé et, il essaya, ça ne se mangeait pas. Ca se déposait sur les aiguilles, formait des coussinets. Il tenta de s'ébrouer parce qu'il s'en formait aussi sur lui. A sa surprise il y parvint à peine. Quelque chose en lui ne répondait plus aux commandes du cerveau. D'ailleurs celui-ci s'embrouillait. Un peu comme quand on va s'endormir. Il ne savait

toujours pas quoi faire. Alors il mit la tête sous l'aile comme à l'accoutumée et perdit conscience.

Les perroquets du Gabon ont le plumage gris et la queue rouge. C'est ce détail qui, le lendemain, attira l'attention du garde chasse. Il cueillit le petit cadavre raidi par le gel et se mit en demeure d'aller exhiber cet étrange trophée au pub du village. Sûr que sans lui, personne ne croirait à pareille trouvaille.

¹

¹ Alex Lagacé (né en 1976 et mort le 7 septembre 2007) était un perroquet gris du Gabon qui, de 1977 à sa mort, faisait l'objet d'une expérience scientifique menée par l'éthologue Irene Pepperberg visant à étudier les capacités cognitives des animaux et en particulier les capacités du perroquet à comprendre le langage humain. Le nom Alex est en effet un acronyme du nom du projet : Avian Learning EXperiment (« Expérience d'apprentissage aviaire »).

Alex possédait un vocabulaire d'environ 150 mots d'anglais qu'il utilisait à bon escient et comprenait plus de 1000 mots. Ce qui rendait Alex si exceptionnel n'était pas tellement le nombre de mots qu'il connaissait (le record pour un perroquet étant de plus de 800) mais le fait qu'il les comprenait réellement et pouvait même les utiliser de manière constructive dans le cadre d'une conversation. Il était, par exemple, capable de donner la couleur d'objets qu'on lui désignait et de les retenir. Par ailleurs, des travaux publiés en 2006 semblent montrer qu'il maîtrisait également les nombres jusqu'à 6, y compris le zéro.

Alex est mort le 7 septembre 2007.

(Cité d'après Wikipedia)